

FRANCE

POLITIQUE



ENQUÊTE SUR LE, CHOUCHOU DES ÉLI

Paré de toutes les vertus par la presse et les grands patrons, Emmanuel Macron, nouveau ministre de l'Economie, est souvent présenté comme un sauveur. L'ex-banquier de Rothschild, inspecteur des finances, a de quoi rassurer les puissants déboussolés par la crise : il parle leur langage et sait relayer leurs inquiétudes. Mais qui est vraiment le favori de l'heure ?

PAR MARC ENDEWELD

TES

Sur le perron de l'Elysée, en ce mardi 26 août, le remaniement vient d'être annoncé par Jean-Pierre Jouyet, le secrétaire général de la présidence. Quand le haut fonctionnaire à la mèche de surdoué annonce la nomination d'Emmanuel Macron comme ministre de l'Economie, il laisse échapper un sourire. Macron est son ami. Son protégé. Peut-être même son obligé. Jouyet, véritable symbole de l'oligarchie inamovible, ex-patron de la puissante Inspection générale des finances et secrétaire d'Etat aux Affaires européennes de Nicolas Sarkozy, peut être satisfait. Car, si Macron, « *c'est le troisième choix* », comme le souffle perfidement un ministre, c'est bel et bien celui de François Hollande.

Un choix que le président de la République revendique le soir même, lors d'un dîner avec plusieurs hiérarques socialistes au Château. Et c'est peu dire que la nomination du jeune Emmanuel Macron, à peine 36 ans, au poste qu'occupait Arnaud Montebourg, l'apôtre de la démondialisation, au moment même où le président a décidé de laisser filer davantage les déficits, n'est pas du goût de tout le monde autour de la table. Tous craignent « l'effet d'image ». « *C'est une erreur d'avoir mis un financier de plus dans notre gouvernement, et à l'Industrie, qui plus est ! Quand on n'a plus que des symboles, on ne les gâche pas !* » râle un ministre entre le fromage et le parfait au chocolat. Un autre convive murmure : Macron au gouvernement pourrait devenir un véritable « *accident industriel* » pour le PS.

Devant ses convives, Hollande se raidit, assume, et en profite pour tacler son Premier ministre : « *On le critique depuis des années mais il est quand même venu travailler avec moi très tôt ! Et puis demain, quand Manuel ira devant le Medef, il se fera évidemment applaudir. Au fait, est-ce que tu es sûr de vouloir vraiment y aller ?* » Sous-entendu, Macron est un hollandiste de la première heure, pas toi, Manuel, toi qui es situé à la

droite du PS. Au printemps, lors du premier remaniement, c'est pourtant bien Manuel Valls qui avait proposé le nom d'Emmanuel Macron... Mais Hollande avait décliné l'offre de service de celui qui était encore son secrétaire général adjoint de l'Elysée. Motif alors invoqué : il ne peut y avoir au gouvernement que des élus. Ce jeu de chaises musicales au cœur du pouvoir socialiste prouve au moins une chose : Macron a une telle science du placement, un tel bagou, une telle roublardise sociale qu'il peut être, lors de deux remaniements successifs, le candidat préféré d'une des têtes du couple exécutif, puis de l'autre !

UN INTOUCHABLE

Le « petit Macron ». C'est ainsi, souvent, qu'on l'entend désigné avec tendresse et fierté : « *Ah, il est bien, le petit Macron !* » Devant ce jeune homme si doué, l'élite française se pâme, et tout entière se revendique le pygmalion comblé du petit génie. Tantôt fils symbolique, tantôt « petit frère » prometteur, voilà Emmanuel Macron encensé partout ; à gauche, à droite, au centre, au CAC et dans les rédactions... Citer la liste de ses « bonnes fées » – de Jacques Attali à Alain Minc en passant par Jean-Pierre Jouyet, Serge Weinberg, Michel Rocard ou Julien Dray – ressemblerait à un digest du *Who's Who*, crocodiles des affaires et vieux lions de la politique tous unis dans un même élan de gloriole paternelle (ou maternelle, mais très souvent paternelle, précisons-le)...

Bref, le bel Emmanuel a tous les signes d'un intouchable dans notre chère monarchie républicaine : énarque, inspecteur général des finances. Comme Jean-Marie Messier en son temps, Macron fait l'unanimité parmi les commentateurs : les vieux l'aiment, il est propre sur lui et, mieux encore, il représente, comme le souligne la une de *Libé* le lendemain de sa nomination, « *la jeune garde* ».

Macron demeure surtout le symbole d'une finance installée au cœur du pouvoir, d'un mélange >

> des genres entre sphère publique et monde des affaires, ultime avatar de cette fameuse et fumeuse « économie mixte », multipliant allers-retours entre cabinets ministériels et grandes boîtes du CAC 40. Durant la campagne de Hollande, bien que peu présent, il s'est démené pour rassurer les financiers de la City. L'ancienne patronne du Medef, Laurence Parisot, se félicitait d'un tel atout pour les milieux économiques français : « Emmanuel nous comprend. Le langage est commun. On n'a pas besoin de dictionnaire pour savoir ce que l'un et l'autre veut dire. »

Les décideurs de la globalisation, habitués de Davos, le couvrent de fleurs, l'accueillant dans différents cénacles de discussions et d'influences : en juin dernier, Macron participait ainsi à la réunion du groupe Bilderberg, rassemblant chaque année aux Pays-Bas, dans la plus grande discrétion, une centaine de décideurs internationaux. Le quotidien américain *The New York Times* vient de lui consacrer sa une. Pour tous ces importants, Macron est un peu le DSK qu'ils auraient aimé avoir à la tête de la France...

C'est en 2007, lors de la fameuse commission Attali, convoquée par Nicolas Sarkozy, pour « libérer la croissance », en dérégulant et dérégulant l'économie et les règles sociales, que le jeune Macron va prendre véritablement son envol comme rapporteur adjoint : « Il était la doublure d'Attali, et servait souvent de tampon entre les membres de la commission, se rappelle Pierre Ferracci, patron du cabinet d'expertise sociale Secafi-Alpha. Il était très apprécié car il savait intégrer les points de vue des uns et des autres. »

Cette qualité d'écoute lui permettait même quelques audaces, comme le fait de proposer le remplacement d'un impôt aussi symbolique que l'ISF par une plus grande taxation des successions – une proposition qui ne sera tout de même pas retenue par Attali, car Sarkozy venait de décider de moins taxer les héritiers... « C'est quelqu'un avec qui on peut discuter. Emmanuel avait l'art d'aller voir les gens et de négocier pas à pas », se souvient Yves de Kerdrel, aujourd'hui patron de *Valeurs actuelles*. Une admiration réciproque car Macron est au fil du temps devenu un ami de Kerdrel... malgré ses engagements très à droite. Paradoxe apparent des élites parisiennes.

CAMÉLÉON

A travers la commission Attali, le futur ministre de l'Économie va nouer d'autres amitiés, et pas des moindres : Serge Weinberg, le président de Sanofi, le groupe pharmaceutique, ancien collaborateur de Laurent Fabius qui s'extasie sur « sa capacité à embrasser des sujets variés ». Et l'ancien PDG d'Essilor Xavier Fontanet. Le premier le recommandera auprès de la banque Rothschild, et le second le poussera plutôt à s'investir dans une entreprise, une vraie : « Je lui avais conseillé d'intégrer une PME durant cinq ans, pour qu'il ressente ce qu'est une prise de risque, car trop peu de hauts fonctionnaires comprennent ce qu'est une boîte... »

Finalement, comme bien d'autres inspecteurs des finances avant lui, Macron choisit d'entrer chez Rothschild en 2008. « N'ayant ni la vocation ni l'envie de m'engager dans l'industrie ou une structure particulière, je me suis orienté vers la finance. Celle-ci me paraissait plus libre et plus entrepreneuriale que d'autres secteurs », assurait-il avec son aplomb coutumier en 2010 devant des étudiants de Sciences-Po venus interviewer le « grand frère ». Très vite, il est pris sous les ailes de François

Henrot, l'un des grands noms de la banque d'affaires. Le caméléon se donne alors des airs de banquier en optant pour des costumes rayés, des boutons de manchettes, et surprend même à suçoter quelques « barreaux de chaise ». Mais son plus gros deal, finalement, sera d'acheter à la baisse du Hollande.

« Quand il est apparu proche du candidat, il a littéralement décollé au sein de la banque. David [de Rothschild] a toujours su placer ses pions », persifle un banquier de la place de Paris. Guère naïf, Macron reconnaît auprès de ses proches le surplus de pouvoir que lui conférerait sa proximité avec le futur président de la République : « David est au courant de mon engagement, je suis son hedge, sa couverture. Quand la gauche sera au pouvoir, je serai sa protection », confiait-il à l'époque, en se haussant du col, à un ami.

Une fois à l'Élysée comme secrétaire général adjoint, il s'approprie avec brio les idées récoltées ici ou là, et joue les passeurs entre le monde patronal et le président. Curieux secrétaire général adjoint qui n'hésite pas à prendre ses distances avec son employeur sur le mode : « Votre analyse est juste, mais vous connaissez les blocages... » Il est davantage un superconseiller spécial, comme jadis Attali auprès de François Mitterrand. Le « préfet » Pierre-René Lemas, l'ancien secrétaire général de l'Élysée, veillait à éviter les brouillages provoqués par un tel enfumage autour du président. « Si Hollande aime bien Macron, il n'est pas dupe de son autopromo... De toute manière, le président décide seul », commente un proche de Hollande. Ainsi, le pacte de responsabilité attribué généreusement par les médias à Macron a été décidé par le président lui-même, à l'écart de ses conseillers. « Il manquait à l'Élysée un macroéconomiste ! se désole le député Pierre-Alain Muet, pas convaincu par la "macron économie". Après le départ de Sandrine Duchêne, la conseillère économique, il n'y avait plus personne... »

Si Macron a bien un talent, c'est celui de jouer avec les contraires, et

À L'ÉLYSÉE, quand il était secrétaire général adjoint, il s'appropriait avec brio les idées récoltées çà et là.



© Denis Allard / Pool / Sipa

LA GALAXIE MACRON

A l'intersection des milieux d'affaires, des hautes sphères de l'Etat et du milieu politico-médiatique.

LES GRACQUES
Fondation
Jean-Jaurès
(PS)

SES RELAIS POLITIQUES ET JOURNALISTIQUES

- **Les parrains de la République :** Michel Rocard, Jacques Attali, Alain Minc
- **Ses potes journalistes :** Etienne Gernelle, directeur de la rédaction du *Point*, Yves de Kerdrel, directeur général du groupe Valmonde (*Valeurs actuelles*), Eric Le Boucher, éditorialiste des *Echos*.

SES SOUTIENS DANS LA HAUTE TECHNOCRATIE D'ÉTAT

- **Ses mentors de l'Inspection générale des finances :** Jean-Pierre Jouyet, secrétaire général de l'Elysée, et Jean Bassères, DG de Pôle emploi.
- **La promotion de l'ENA Léopold Sédar Senghor :** Gaspard Gantzer, conseiller en communication de François Hollande, Mathias Vicherat, directeur de cabinet d'Anne Hidalgo, Boris Vallaud, ancien directeur de cabinet d'Arnaud Montebourg.

LA COMMISSION ATTALI

LES CÉNACLES DE LA GLOBALISATION : réunion du groupe Bilderberg, French-American Foundation, Colloque franco-britannique.

SES ENTRÉES DANS LES MILIEUX D'AFFAIRES

- **La banque Rothschild :** François Henrot, associé-gérant, David de Rothschild, patron, Olivier Pécoux, codirecteur général.
- **Les grands patrons :** Serge Weinberg, président de Sanofi, Peter Brabeck, président de Nestlé, Xavier Fontanet, ancien PDG d'Essilor, Stéphane Boujnah, DG de la banque Santander en France, Jean-Louis Beffa, président d'honneur de Saint-Gobain.

les positions des uns et des autres dans ce petit théâtre, cette société de cour propre à la V^e République. Un hollandiste, grand admirateur de la *Marie-Antoinette* de Coppola, le surnomme « le macaron »: sucré à l'extérieur et mou à l'intérieur. Dans ce royaume des courbettes, des placements, des bons mots (parfois présidentiels), des billards à 10 bandes, il ressemble à ces jeunes abbés de cour de l'Ancien Régime. Ami des (grands) patrons et principal allié d'Arnaud Montebourg à l'Elysée. Recevant à tour de bras dans son bureau. Journalistes, apprentis conseillers du prince, capitaines d'industrie... Qu'ils soient bien en cour ou déçus. Ainsi, grâce à Macron, Julien Dray, écarté au début du quinquennat, notamment par Valérie Trierweiler, conservait un accès direct au président. Le secrétaire général adjoint a pu accueillir à l'Elysée son ami Etienne Gernelle, pourtant patron du *Point*, qu'il a même convié, durant l'été 2013, à la préparation d'un séminaire gouvernemental; ou même le très sarkozyste patron d'EDF, Henri Proglio, qui cherche à être reconduit à la tête de l'entreprise publique.

Secrétaire général adjoint, Macron déjeune régulièrement avec les députés « réformistes » que sont Jean-Marie Le Guen, Christophe Caresche et Gilles Savary, tous chauds partisans du pacte de responsabilité. Et c'est en leur adjoignant le couple Montebourg-Hamon, et le conseiller Aquilino Morelle, qu'il complotte à éjecter Ayrault des radars présidentiels. A l'Elysée, le jeune conseiller proclame, *urbi et orbi*, son impatience de voir la concrétisation des mesures décidées. Une pose dans les réformes. Mais, quand il appelle les ministres de l'Ecologie, Delphine Batho puis Philippe Martin, ce n'est pas pour leur parler de développement durable, mais pour tenter d'imposer des autorisations d'exploitation d'huile de schiste en Ile-de-France.

EFFACER SON PASSÉ

Aux yeux de Hollande, son conseiller Macron n'avait pas de poids politique. Mais, maintenant ministre, que propose-t-il, que veut-il, que fait-il ? Pour l'instant, il continue

de veiller à son image comme le lait sur le feu. « *La seule manière qu'il a de se transformer en animal politique est d'inverser lui-même son image, ironise un communicant. Mais sa stratégie de com est trop lisible, ça va lui exploser à la gueule.* » Obsédé à l'idée de faire oublier son passé de banquier, Macron y va à la truelle en multipliant les visites sur le terrain, mais se prend les pieds dans le tapis médiatique en se désespérant des « illettrés ». Du coup, il frôle la caricature à la manière d'un Fabius qui s'essayait à la 2CV et aux carottes râpées... « *Il a une vision de l'industrie de demain* », assure pourtant Pierre Ferracci, père de son ami économiste Marc. « *C'est un social-démocrate, pas un social-libéral. Il ne croit pas au libéralisme financier. Il est juste pragmatique* », ajoute son protecteur Jean-Louis Beffa, président d'honneur de Saint-Gobain avec qui il devise à l'Opéra. « *Le ministre veut faire ses preuves!* » nous affirme sa conseillère presse venant tout droit de Havas Worldwide, une boîte appartenant à Vincent Bolloré. Au pays de Macron, on n'agit pas, on fait ses preuves. ■ M.E.

LE ROMAN D'UN AMBITIEUX

Le portrait que les médias tracent d'Emmanuel Macron est flatteur mais un peu exagéré. Car notre brillant ministre a le don de séduire, à commencer par ceux qui se chargent d'écrire sa légende.

Si l'on en croit la presse, il a (presque) tout fait : à la fois énarque et philosophe, comptable (ENA, Inspection générale des finances) et littéraire (hypokhâgne et khâgne B/L (lettres et sciences sociales), au prestigieux lycée Henri-IV)... En réalité, son parcours est parfois moins flamboyant. Symptôme d'une époque où il faut savoir « se vendre » et même se survendre.

« Emmanuel Macron a beau être un jeune trentenaire, il a déjà une carte de visite longue comme le bras. [...] Macron est la perle que tout le monde s'arrache », s'exclamaient ainsi le *Nouvel Observateur* en 2012. Pour beaucoup de patrons et de responsables, il a ce petit « supplément d'âme ». Un petit plus qu'Emmanuel Macron sait très bien faire briller auprès de ses interlocuteurs. Il suffit de lire une interview qu'il a donnée en 2010 au journal de son ancienne école, Sciences-Po, pour comprendre la manière dont il se présente – ou se la raconte, diront les mauvaises langues : « Je ne suis pas un héritier. Je ne fais pas partie du sérail, après une enfance et une adolescence passées en province. »

Petit provincial à la manière d'un Lucien de Rubempré qui vient conquérir Paris ? La réalité est plus complexe. Quand il vient au monde, Emmanuel Macron dispose déjà d'un sacré « capital social », pour reprendre une expression chère à Bourdieu. Ses parents sont deux notables (père neurologue, mère pédiatre), il fréquente le lycée privé de la Providence à Amiens (géré par des jésuites), tout en devenant

un pianiste émérite. Distinction supplémentaire : son mariage avec sa prof de français, Brigitte Trogneux, une grande famille de chocolatiers, de vingt ans son aînée, qu'il a connue au lycée, en seconde. Le couple partage, d'ailleurs, son temps entre Paris et leur grande maison du Touquet.

Contrairement à une rumeur persistante, Macron, aussi brillant qu'il peut être, n'est pas normalien. Il a même raté à deux reprises à l'écrit le difficile concours de l'École normale supérieure, alors qu'il était élève à Henri-IV en classe préparatoire de khâgne B/L, un cursus qui regroupe des matières littéraires, des mathématiques et de l'économie. Des journaux aussi différents que *Closer*, *Vanity Fair*, le *Nouvel Observateur* ont pourtant écrit à plusieurs reprises que le nouveau ministre de l'Économie était normalien.

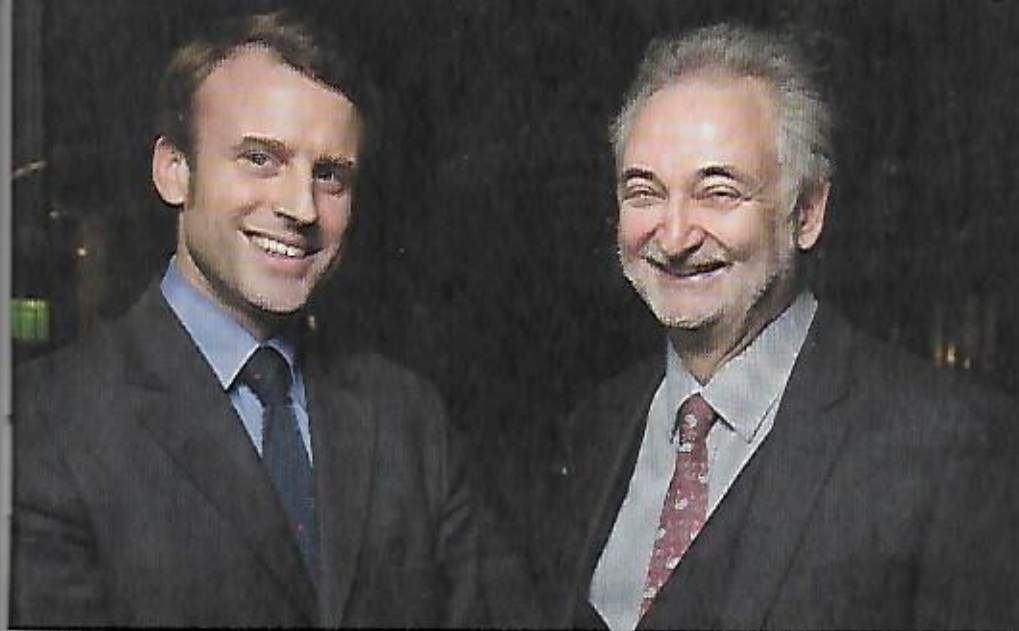
“AUCUNE TRACE”

Peut-être ces journalistes pensaient-ils à son illustre prédécesseur, Georges Pompidou ? L'ancien président de la République, fils d'instituteur, était en effet à la fois normalien et ancien banquier chez Rothschild... « Macron, sans se dire normalien, avait l'habitude d'expliquer à ses interlocuteurs qu'il avait assisté à des cours à Normale sup, témoigne une de ses connaissances. Et dans le petit Paris, ces petites entorses avec la réalité, accumulées dans les dîners en ville, finissent par créer une légende... » Un ancien camarade d'Henri-IV est encore tout étonné de son parcours : « En prépa, c'était un littéraire pur.

C'était la dernière personne de la classe que je pensais voir arriver à l'Inspection générale des finances ! »

À Henri-IV, lycée où se concentrent les têtes parmi les plus remplies de la République, Macron savait séduire ses professeurs, mais arrivait rarement en tête de classement, rechignant à bûcher pour décrocher les meilleures notes. « Il n'était clairement pas dans la course pour décrocher Ulm [l'École normale supérieure], se souvient son ancien camarade. Il était plus brillant à l'oral, comme rhéteur, qu'à l'écrit. En fait, il parlait déjà comme un livre, avec une forme de maturité. Je me souviens qu'en hypokhâgne la prof de français lui avait accordé de faire un exposé de deux heures, un véritable cours, sur René Char. Et on aurait dit un critique littéraire... En colles de math [les examens oraux], il arrivait à utiliser suffisamment de mots savants pour donner le change ! Il avait une capacité de synthèse sidérante, et un vrai talent social pour s'approprier différents registres de langage. » Subjuguant à l'oral ses professeurs, il avait même l'habitude de dîner avec l'un d'entre eux pour continuer d'échanger... À cette époque, Macron ne semble n'avoir qu'une ambition : écrire un grand roman picaresque. « Son message était clair : "Ma vraie vie est ailleurs, je fais d'autres choses !" Résultat, aux yeux des élèves, il est souvent passé pour un pipeauteur. »

Le littéraire en herbe ne publiera jamais son roman. Entrant à Sciences-Po, il s'inscrit en parallèle en philo à la fac de Nanterre. C'est à ce moment qu'il rencontre le philosophe Paul Ricœur, alors octogénaire, « qui avait besoin de quelqu'un pour faire de l'archivage », comme le rapporte le *Monde* en 2012. Macron travaille ainsi à « la mise en forme de l'appareil critique », c'est-à-dire les notes de bas



FRANÇOIS MITTERRAND / DIVERGENCE

de page, et la bibliographie, du dernier grand ouvrage de Paul Ricœur, *la Mémoire, l'histoire, l'oubli*. On est loin d'un poste d'assistant, au sens anglo-saxon du terme, mais une vraie proximité s'est établie entre les deux hommes. Quelques années plus tard, il coécrit d'ailleurs un article avec le grand philosophe dans la revue *Esprit*, où il entrera au comité de rédaction. Mais le travail intellectuel ne va pas assez vite à son goût. Voilà peut-être pourquoi, après avoir obtenu un DEA de philosophie à Nanterre (sur Hegel), il abandonne toute idée de se lancer dans une thèse... Lui qui disait en 2010, dans le journal de Sciences-Po, avoir « *commencé une thèse sur l'intérêt général avec le philosophe Etienne Balibar* » n'a pas laissé un souvenir impérissable au principal intéressé. « *Je n'en ai strictement aucun souvenir*, nous répond Balibar. *Je ne dis pas que c'est faux, mais je n'arrive pas à en retrouver la trace ni dans ma mémoire, ni dans mes dossiers. Peut-être s'agit-il d'une censure inconsciente, je ne sais pas...* »

Après, tout s'enchaîne très vite. A l'ENA, Macron doit laisser les deux premières places du classement de sortie à deux figures de la technocratie de droite, la major de la

promo, Marguerite Bérard-Andrieu, ancienne directrice de cabinet de Xavier Bertrand, aujourd'hui directrice adjointe du groupe bancaire BPCE, et le deuxième, Sébastien Proto, conseiller de Nicolas Sarkozy et lui aussi banquier chez Rothschild. Pour qualifier leurs relations de concurrence, Macron n'hésite pas à user de la métaphore cycliste devant un ami : « *Devant, Bérard et Proto se tiraient la bourre. Mais, au final, je leur ai sucé la roue !* »

ÉCLECTIQUE ET DILETTANTE

Chez Rothschild, une banque d'affaires qui a pour fonction, comme sa cousine parisienne Lazard, de jouer les intermédiaires sur des deals entre grands groupes, plutôt que de proposer des produits financiers, sa dextérité dans le langage lui est devenu un atout maître alors qu'il enchaîne les déjeuners. « *Chez Rothschild, il a la réputation de n'avoir jamais fait une équation*, ironise un banquier de la place parisienne. *Mais, en fait, il a réussi à sauter l'étape de mettre les mains dans le cambouis. Ce n'est pas un grand technicien de l'économie, mais il n'a pas la bêtise de se dire compétent. En tout cas, il sait passer des coups de fil et faire travailler*

AVEC JACQUES ATTALI, un de ses nombreux mentors. Emmanuel Macron fut rapporteur de la fameuse Commission pour la libération de la croissance que Nicolas Sarkozy avait confiée à l'ancien conseiller de François Mitterrand.

les petites mains... » Comme son autre parrain, Jacques Attali.

On retrouve cette tendance à l'éclectisme et au dilettantisme dans son parcours politique. Étudiant à Sciences-Po, en 2000, il dépose une candidature spontanée de stage auprès de la mairie du XI^e arrondissement de Paris, tenue alors par le chevènementniste Georges Sarre. Durant six mois, il partage la vie du cabinet du maire. Mais, à quelques mois des élections municipales, il fait bien plus, en participant à l'université d'été du Mouvement des citoyens, et en prêtant main-forte au groupe de réflexion chargé de concocter le programme de Sarre qui envisageait alors de se présenter à la Mairie de Paris. « *Après, Emmanuel a vécu sa vie* », nous confie un de ses anciens collaborateurs. Il préfère jouir du rôle de conseiller des princes.

S'il adhère au Parti socialiste en 2006, il n'est plus à jour de ses cotisations depuis 2009. Militant dans un premier temps à Paris, il s'intéresse un temps à la fédération du Pas-de-Calais qui sent le soufre, avant de s'en détourner très vite. Il a collaboré au *think tank* socialiste la fondation Jean-Jaurès, dirigée par le strauss-kahnien Gilles Finchelstein. Mais, il y a quatre ans, alors banquier chez Rothschild, il semblait dédaigner l'engagement politique, au sens traditionnel du terme. « *Aujourd'hui, je ne suis pas prêt à m'excuser d'être un jeune mâle blanc diplômé, à m'excuser d'avoir passé des concours de la République qui sont ouverts à tout le monde. J'essaie donc de m'engager par d'autres moyens* », ironisait-il avec ce dédain tranquille que l'on peut trouver chez d'autres responsables politiques, et notamment socialistes, croyant sincèrement au « gouvernement des experts ». Tel Pascal Lamy, l'ancien patron de l'Organisation mondiale du commerce, ou Jean-Pierre Jouyet, l'actuel secrétaire général de l'Élysée capable de passer de Nicolas Sarkozy à François Hollande sans aucune forme d'explication... ■ M.E.

« IL AVAIT UN VRAI TALENT SOCIAL POUR S'APPROPRIER DIFFÉRENTS REGISTRES DE LANGAGE. » UN ANCIEN CAMARADE D'HYPOKHÂGNE

LE JEUNE HOMME PRESSÉ ET LA

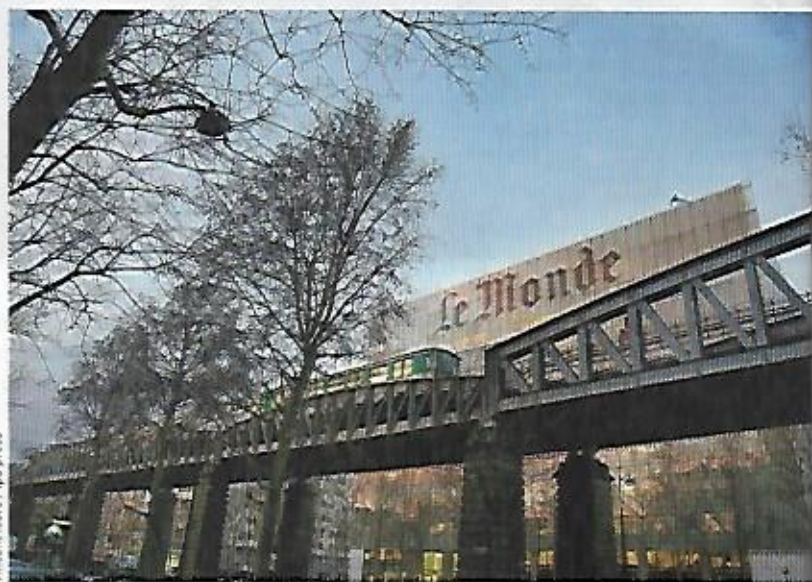
La méthode Emmanuel Macron consiste à jouer sur tous les tableaux. Parfois, il s'emmêle les pinceaux, comme, lors de la vente du "Monde", en 2010.

Un épisode éclaire la capacité d'Emmanuel Macron à jouer sur tous les tableaux et à démultiplier par la même occasion son carnet d'adresses : la vente du *Monde* en 2010. A cette époque, le banquier de chez Rothschild, 33 ans, a la bonne idée de conseiller à titre bénévole la Société des rédacteurs du *Monde* (SRM), actionnaire du groupe de presse. Au début, les journalistes sont impressionnés par son aisance, sa capacité à parler aux puissants, ses réseaux. Un jour, ils voient dans un restaurant Michel Rocard se déplacer à la table du jeune homme pour lui faire la bise. Une autre fois, c'est Macron, lors d'une réunion, qui se permet de faire la leçon à Louis Schweitzer, l'ex-patron de Renault, alors président du conseil de surveillance du grand quotidien du soir. Macron les introduit auprès de cabinets de conseil, leur présente Bruno Mettling, inspecteur des finances lui aussi, et ancien du cabinet Strauss-Kahn à Bercy, auteur d'un rapport sur la distribution de la presse.

Mais, au cours du printemps 2010, le doute s'installe sur sa capacité à faire la part des choses. Alors que le trio « BNP » (Bergé-Niel-Pigasse) se porte acquéreur, Macron tente de pousser les feux d'une offre concurrente avec Orange et le groupe de presse espagnol Prisa, à partir d'une première proposition de Claude Perdriel, propriétaire du *Nouvel Observateur*. « Il s'activait, se souvient un ancien de la SRM. C'était important qu'on ait le choix. Mais, quand Matthieu Pigasse, son rival de la banque Lazard, est entré dans le jeu, ça a rendu les choses compliquées. Il voulait nous faire attendre le début

DOUBLE JEU ?

Alors banquier chez Rothschild, il conseillait la Société des rédacteurs du "Monde" mais aussi Alain Minc, président du conseil de surveillance du journal du soir, qui faisait l'objet d'une grande défiance dans la rédaction.



vincent more / ip3 press

de l'été alors qu'on était menacé d'un dépôt de bilan. » Macron conseille aux journalistes de ne choisir aucune des deux options – pour faire monter les enchères, leur expose-t-il...

PRIS SUR LE FAIT

Le journaliste Adrien de Tricornot, spécialiste en macro-économie et en finance, juge durement le jeu de Macron : « Au départ, il s'est présenté d'une manière très sympathique. Nous étions très contents de voir ce jeune homme brillant nous dire qu'il partageait nos valeurs. Et son expérience nous crédibilisait vis-à-vis des autres actionnaires. Mais, en réalité, il jouait un double jeu. Il s'est servi de nous plus qu'il nous a servis. » Alors que les journalistes du *Monde* penchent pour la proposition « BNP » et craignent qu'Alain Minc puisse réapparaître dans le jeu, un « événement » va signer leur divorce d'avec celui qui les avait tant séduits. Après un rendez-vous avec les avocats de Pierre Bergé, au 10, avenue George-V, les représentants de la SRM aperçoivent Emmanuel Macron sortant des bureaux d'Alain Minc, domicilié à la même adresse. Tricornot s'en souvient encore

comme si c'était hier, et nous rapporte une scène grand-guignolesque : « Minc lui tenait la porte, mais, dès qu'il nous a vus, il s'est rejeté dans la pénombre du hall d'immeuble. Il y a eu un moment de flottement, car Minc, qui s'était engouffré dans une voiture avec d'autres personnes, pensait que Macron allait les accompagner. Comme nous étions à quelques mètres, j'ai voulu en avoir le cœur net en entrant dans l'immeuble, et je suis allé sonner aux bureaux de Minc et de Bergé. Personne. Je suis alors monté au sixième étage où Emmanuel Macron s'était réfugié. Il faisait semblant d'avoir un coup de fil. »

Le grand conseiller ressemble à un petit garçon pris sur le fait. « Je suis au téléphone, ne me dérange pas », balance-t-il au journaliste encore tout surpris par sa découverte. Ayant perdu tous ses moyens, Macron lui explique alors qu'il a oublié ses clés, et se perd dans des explications embrouillées. « Tu peux déjeuner avec le diable, mais tu pourrais nous prévenir », lui répond Tricornot. Macron, reprenant son aplomb habituel, tient alors à raccompagner le journaliste au métro, et lui fait une proposition surprenante : « Je tra-

PRESSE

vaillait avec Michel Sapin sur le projet économique de Hollande. Tu devrais nous rejoindre. Est-ce que tu ne voudrais pas faire des notes ? »

Double jeu ou pas, cet épisode démontre les limites de la méthode Macron qui consiste à « dealer » avec tout le monde. Où sont les limites quand on dispose d'un tel réseau ? Dans ces conditions, comment mesurer s'il y a ou non conflits d'intérêts ? Si mettre des gens en relation est le job d'un banquier d'affaires, il est légitime de se poser la question alors qu'Emmanuel Macron est devenu depuis un responsable politique de premier plan. « Les banquiers d'affaires sont tous des menteurs », avait-il l'habitude de lancer avec ironie aux journalistes de la SRM. « Ne soyez pas trop durs avec moi. Pigasse a demandé ma tête à mon patron », ajoutait-il lors de l'arrêt de sa collaboration. Ce bénévolat auprès des journalistes du Monde lui aura permis d'ouvrir d'autres horizons. « C'était très intelligent de participer à cette aventure, ce fut un nouvel accélérateur de son carnet d'adresses », remarque un de ses amis.

Un an plus tard, Macron conseillera ainsi le groupe Prisa pour sa restructuration financière. Chez Rothschild, ce n'est pas le seul dossier de presse qu'il a suivi. A la même époque, il gère le mandat de la vente du Parisien. Macron conseillera aussi le groupe Lagardère dans la cession de ses magazines internationaux. Et, entre les deux tours de la présidentielle, il négociait un dossier entre Lagardère et le Qatar. « Il a compris que travailler sur ce secteur des médias peu couvert par les banquiers d'affaires, car peu lucratif, lui ouvrait les portes du capitalisme français », souffle un banquier. Quand il est devenu secrétaire général adjoint de l'Elysée, Macron a continué à suivre les affaires de presse : Hollande lui a demandé de s'occuper de la Provence et de Libération, deux dossiers hautement politiques. ■ MARC ENDEWELD

HÉBERTOT
 Association Française pour
 le Théâtre Hébertot - Arts Live Entertainment
 Présente

CATHERINE HIEGEL
 "Magnifique" Le Monde
 Meilleure 2011 de la meilleure comédienne

avec
JEAN-YVES CHATELAIS
ÉRIC CARAVACA
OLIVIA BONAMY

LA MÈRE

Une pièce de
FLORIAN ZELLER

Mise en scène
MARCIAL DI FONZO BO

Scénographe et Lumières
YVES BERNARD
 Musique
ÉTIENNE BONHOMME

Une vraie claque ! Le Figaro
 Superbe ! Le Parisien Sublime ! Libération
 Une pièce déchirante Paris Match
 Catherine Hiegel, impressionnante ! L'Express
 Une excellente et cruelle comédie... Le Nouvel Observateur

60 exceptionnelles

A PARTIR DU
 4 NOVEMBRE
 19H00

LOC : 01 43 87 23 23
 RESAÛTEATRE 01892 707 703
 78 bis BD DES BATIGNOLLES
 75017 PARIS - MÉTRO : VILLIERS - ROME

theatres
 parisiens
 associés

inter